Ils se sont aimés un peu, beaucoup, passionnément, puis plus du tout. André Breton, Louis Aragon : une passion française aux confins du surréalisme et du communisme. Verdun les a liés, Moscou les a séparés. Entre les deux, dans le sillage de Tristan Tzara et du dadaïsme, ils ont inventé le mouvement le plus original, le plus riche, le plus provocateur du début du xxe siècle. À peu près au même moment, à Saint-Pétersbourg, le croiseur *Aurore* lançait les bolcheviks à l'assaut du palais d'Hiver. Deux révolutions. Il n'était pas anormal qu'elles se flairent. D'où une question qui allait traverser tout le mouvement surréaliste pendant plus d'une décennie : faut-il adhérer au communisme ? Prendre sa carte du Parti ?

Circonspects, Michel Leiris et Yves Tanguy hésitent. Antonin Artaud et Robert Desnos se détournent. Après avoir joué dans les banlieues ouvrières françaises puis soviétiques avec le groupe « Octobre » – ainsi nommé en hommage à la révolution russe –, les frères Prévert refusent de signer un acte d'allégeance à Staline : « On me mettrait en cellule », s'exaspère Jacques.

Contrairement à ceux-là, André Breton, Louis Aragon, Paul Éluard, Pierre Unik et Benjamin Péret adhèrent. En 1927, ils publient un texte (*Au grand jour*) expliquant leur démarche. Dans la NRF, Jean Paulhan, éminence grise des éditions Gallimard, blâme cette crise de foi. Breton trempe aussitôt sa plume dans l'encrier de ses colères (souvent vives et rarement bien élevées), traitant son contradicteur d'« enculé d'espèce française ». Pas moins. L'autre exige réparation. Breton se défile. Paulhan dénonce la lâcheté que « recouvrent la violence et l'ordure de ce personnage ». Aragon, à son tour, monte sur le ring, injuriant Paulhan, un « con » qu'il « emmerde définitivement ». Alors, Aragon est encore le premier cardinal du pape Breton. Il manie l'insulte avec autant de ferveur que le pontife.

Ils se sont rencontrés au Val-de-Grâce, en 1916, dans le quartier des aliénés. Étudiants en médecine, ils soignaient les démolis de la guerre. Le soir, allongés sur des civières, ils chantaient Rimbaud et Lautréamont à gorge déployée, bercés par les invectives des malades qui hurlaient depuis leurs lits. (…) Solidaires partout et toujours. Breton, pipe au bec, dans son éternel costume vert bouteille. Aragon, canne à la main, enveloppé dans une cape virevoltante, le bras passé sous les multiples bracelets de Nancy Cunard, belle, riche, mystérieuse et libre comme une brassée d'air. Souvent, il préférait la compagnie de son amoureuse à celle des piliers du surréalisme que Breton réunissait au Cyrano, boulevard de Clichy. Le pape pardonnait ses absences et le manquement aux règles strictement établies à un trublion dont il admirait le savoir et les talents d'écriture (*Le Con d'Irène*, illustré par Masson, passait d'un manteau sous l'autre). Aragon était le favori de son église. Jusqu'au moment où, dans les années 1930, les contradictions entre les mouvements communiste et surréaliste obligèrent les uns comme les autres à se poser sérieusement la question : les convergences l'emportaient-elles sur les divergences ?

Entre les deux écoles, le cœur de Breton ne tarde pas à balancer. Il penche du côté de Trotski, ce « renégat » que Staline a assassiné politiquement en le contraignant à l'exil – et qui lui réglera définitivement son compte en 1940, envoyant Ramón Mercader le dessouder au Mexique. La poigne de Moscou, lourde et autoritaire, menace d'enfermer l'art dans un carcan contraire aux aspirations des surréalistes. Eux, ils veulent du rêve. De la liberté. « Transformer le monde, a dit Marx ; changer la vie, a dit Rimbaud : ces deux mots d'ordre pour nous n'en font qu'un », écrit Breton. La révolution, oui, mais dans les esprits avant tout. (…)

En 1928, Elsa Triolet met la main sur Louis Aragon. Elle est d'origine russe, très liée au poète Maïakovski, lui-même épris de Lili Brik, la sœur d'Elsa. Celle-ci est le meilleur soviatique d'Aragon. En 1930, le couple part pour la patrie mondiale du prolétariat. Ils sont à Kharkov (aujourd'hui Kharkiv, en Ukraine) lorsque s'ouvre une conférence des écrivains révolutionnaires orchestrée par Moscou. C'est là que la dérive aragonienne commence. Louis est rejoint par Georges Sadoul, plus ou moins dépêché par Breton afin de représenter le mouvement surréaliste à cette conférence internationale. À la tribune se succèdent des plumes trempées dans l'encre d'un stalinisme bien compris. Et Aragon, peu à peu, se laisse convaincre. Il trahit Breton, les surréalistes, ses engagements passés. Comment a-t-il pu critiquer une théorie aussi parfaite que le matérialisme historique ? Défendre cette prétendue science appelée psychanalyse ? S'égarer dans les tourbillons contre-révolutionnaires d'un trotskisme quasi fasciste ? Il n'a rien compris. Il s'est trompé sur tout. Oui, reconnaît-il, le surréalisme n'est que la réaction d'une jeune génération d'intellectuels de l'élite petite-bourgeoise provoquée par les contradictions du capitalisme dans la troisième phase de son développement. Croix de bois croix de fer, si je mens je vais en enfer. Pour regagner le purgatoire qui me conduira au paradis socialiste, je promets de soumettre désormais mes écrits au contrôle du Par-

ti. « Nous croyons nécessaire de reconnaître certaines fautes commises antérieurement par nous dans notre activité littéraire, fautes que nous nous engageons à ne pas répéter dans l'avenir », confesse-t-il.

Elsa, qui déteste Breton, est enchantée. À Paris, le pape en vert bouteille est accablé. De retour de Kharkov, Aragon se justifie en jurant que ses prises de position ont évité la mise à l'index du mouvement surréaliste. Néanmoins, devant l'opprobre général, il admet être allé un peu loin. Et même s'être sans doute trompé. Après une heure de face-à-face avec son ancien condisciple, il se montre désolé, assure qu'il ne recommencera plus, qu'il se suicidera s'il n'obtient pas l'absolution. Bref, il se montre si affligé, si défait, que Breton pardonne. « Chantage sentimental ! » s'indigne Paul Éluard.

Peut-être, mais ça marche. D'autant que dans le journal du mouvement, *Le Surréalisme au service de la Révolution*, le repenti écrit avoir subi des pressions à Kharkov, allant jusqu'à renier ses propres positions pourtant affirmées haut et fort quelques semaines plus tôt. Ainsi va-t-il godiller pendant quelques mois, suscitant la colère de ses anciens compagnons qui signèrent un texte, *Paillasse*, condamnant sa lâcheté intellectuelle. Le coup de grâce sera porté par Paul Éluard qui attaqua à son tour « cette saleté qui pleurnichait, qui nous menaçait de se tuer, etc., l'homme en habit, l'homme de Moscou la Gâteuse, le contre-révolutionnaire en casquette ». Concluant par cette phrase de Lautréamont, poète vénéré par les surréalistes : « Toute l'eau de la mer ne suffirait pas à laver une tache de sang intellectuelle. »

La rupture est consommée. Aragon et Breton se fâchent pour toujours. Ils se reparleront une fois et une seule : lors des manifestations de 1934 qui rassemblèrent le peuple de gauche opposé aux ligues fascistes qui avaient envahi la place de la Concorde et menacé l'Assemblée nationale le 6 février. Huit ouvriers communistes tombèrent sous les balles des forces de l'ordre. Ces huit ouvriers sont les dédicataires du recueil de poèmes *Hourra l'Oural*, qui consacre l'adhésion pleine et entière de Louis Aragon au réalisme socialiste.

En 1932, l'ancien surréaliste est de retour en URSS. Elsa, évidemment, l'accompagne. Elle traduit en russe *Voyage au bout de la nuit*. Aragon est invité en compagnie de trois autres écrivains, tous enrôlés dans la brigade Maxime Gorki, à applaudir les résultats du premier plan quinquennal dans l'Oural. Aragon est plus qu'enthousiaste : fasciné. Il compose une suite de vingt-six poèmes qu'il ne cesse de reprendre, de compléter avant leur version finale qui sera publiée par Robert Denoël en 1934. De quoi s'agit-il ? D'un texte militant. Contrairement à André Gide, qui voyagera en URSS dans le but de *constater* (et le constat sera terrible), Aragon est un propagandiste. C'est là le premier intérêt de *Hourra l'Oural* : mesurer de quelle manière un écrivain trempe sa plume dans l'encre acide de l'endoctrinement. Certes, Aragon n'est pas le seul à s'être pris les pieds dans les filets d'un stalinisme à l'époque triomphant. Mais il est le plus grand. Contrairement à Souvarine, à Bataille, à l'équipe de *Contre-attaque*, à Breton, il n'a rien vu, il n'a rien compris. Sous prétexte de défendre les damnés de la terre et, un peu plus tard, les victimes du fascisme hitlérien, il a gobé la salade du Parti communiste de l'URSS, assaisonnée aux sauces nationales par tous les pays européens. (…)

Dan FRANCK, Préface à l'édition d'*Hourra l'Oural* de Louis Aragon, 2022.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 434 mots en 100 mots ± 10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **décompte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.